

Recherche menée auprès des producteurs de porcs par

Willem Fortin

Ce chapitre a pour objectif de mettre les éléments théoriques abordés dans ce mémoire à l'épreuve des faits. Il est maintenant indéniable que l'impact de l'homme sur son environnement devrait être inclus dans le domaine de l'éthique. Il devrait en faire partie non seulement parce que la qualité de l'environnement dans lequel les hommes évoluent est importante pour les êtres humains eux-mêmes, mais aussi parce que l'impact de l'homme ne se limite pas exclusivement à son propre environnement. L'environnement a donc une valeur éthique en tant que tel et aussi parce que c'est le réceptacle de d'autres formes de vies que celle de l'homme.

Dans le domaine de l'agriculture, on constate que l'homme utilise depuis toujours des animaux à des fins alimentaires. Désormais, en raison de notre poids démographique et de nos moyens technologiques, il y a une rupture entre l'agriculture dite traditionnelle et l'agriculture moderne. Il faut donner les caractéristiques de chacune de ces formes d'agriculture pour comprendre les différences qui les séparent. C'est en gardant ces distinctions à l'esprit que l'on doit lire les résultats de la recherche menée auprès des producteurs de porcs; il devient ainsi possible de mieux apprécier les subtilités qu'elle révèle.

On note que l'agriculture «traditionnelle» est surtout axée sur la nécessité de fournir les aliments nécessaires à la survie d'une communauté restreinte (famille, village...). Sa principale caractéristique ne lui vient donc pas de l'utilisation d'outils traditionnels, mais plutôt du besoin auquel elle répond. L'agriculture traditionnelle a un objectif de survie.

L'agriculture traditionnelle doit aussi procurer une alimentation variée à la communauté. Chaque agriculteur diversifie par conséquent ses productions en jumelant les cultures maraîchères, céréalières et l'élevage afin de pourvoir au besoin de variété de ses proches.

Puisque l'agriculture traditionnelle repose sur la satisfaction des besoins d'une communauté restreinte, il y a une certaine autosuffisance de la communauté qui en découle. Cette autosuffisance fait en sorte qu'il y a peu d'échanges entre les différentes régions. En se développant ainsi, il existe une multitude de différences d'une région à l'autre dans les caractéristiques des animaux.

On peut donc affirmer que les techniques agricoles traditionnelles augmentent la diversité du vivant de deux manières. D'une part, dans une certaine région, plusieurs plantes différentes y sont cultivées, et plusieurs espèces d'animaux élevées. D'autre part, en comparant chacune de ces zones, les caractéristiques de chaque plante ou de chaque animal ne sont pas nécessairement les mêmes.

L'agriculture moderne, celle qui se pratique de nos jours dans les champs au Québec, n'est pas du tout semblable à l'agriculture traditionnelle. Avec la mondialisation des marchés, de nombreux produits exotiques deviennent accessibles à la table de ceux qui peuvent les payer, ce qui diminue le rôle traditionnel de l'agriculture qui consiste à procurer de la diversité à la communauté.

Tout cela entraîne une spécialisation des élevages et des cultures. Cette spécialisation n'est pas limitée au type de productions, mais dans bien des cas les producteurs ne contrôlent qu'une seule étape de la production. Par exemple, les producteurs de porcs sont divisés en «naisseurs» (pouponnières) et en «finisseurs» (engraissement)¹.

C'est ainsi qu'entrent dans nos fermes les techniques modernes servant à améliorer le rendement des cultures et des élevages; fertilisants, pesticides,

¹ Les sites naisseurs sont des porcheries où l'on conserve exclusivement des truies reproductrices et quelques mâles. Les truies sont placées en retrait lors de la mise bas pour quelques semaines afin de donner le lait maternel aux porcelets. En général les porcelets sont sevrés au bout de deux ou trois semaines et envoyés dans un autre site (finisseur) pour les engraisser. Les sites finisseurs accueillent les porcelets à l'âge de trois ou quatre semaines et les engraisent jusqu'à ce qu'ils aillent à l'abattoir.

machinerie lourde... Avec les techniques modernes d'agriculture, chaque producteur cultive la même chose que son voisin (par souci de productivité) et même que les producteurs outre-mer. Le producteur n'a donc plus le même rôle de pourvoir aux besoins de sa communauté. Au contraire, il exporte de plus en plus sa production (au Québec, 60% de la production de porcs est exportée)². La technique moderne a donc pour effet de réduire la diversité de formes de vie et la diversité biologique, malgré une apparence de plus grande diversité (dans l'assiette).

En raison de la compétition qui règne entre les producteurs de partout au monde, l'agriculture devient de plus en plus intensive et les techniques modernes sont le seul recours des agriculteurs pour demeurer aussi productifs que leurs concurrents. L'objectif premier de l'agriculteur, nourrir ses proches, semble disparaître. Il y a donc une rupture entre la nouvelle agriculture appuyée par la technique et l'agriculture traditionnelle.

Or, cette rupture a des effets non seulement sur le mode de vie de l'homme (en effet, les méthodes de travail et la nature des échanges économiques ont beaucoup changé), mais a aussi des effets sur les terres qui supportent cette agriculture. Par exemple, en 1990, le Ministère de l'agriculture, des pêcheries et de l'alimentation du Québec (MAPAQ) constatait que 88% des sols en monoculture se détériorent, 63% des sols sont surfertilisés, 50% sont en baisse de matière organique (indicateur de la fertilité des sols), 20% sont en compaction et 10% subissent de l'érosion. Ainsi, malgré tous les programmes mis sur pied, le ministère n'atteint pas ses objectifs de durabilité de l'agriculture³.

Devant ces constats généraux, il fallait choisir quel domaine d'activité serait le plus utile pour faire cette recherche. Notre choix s'est arrêté sur les producteurs de porcs pour plusieurs raisons. D'abord, l'industrie porcine est florissante. En

² Québec, *La gestion de l'eau au Québec*, Québec, Bureau d'audiences publiques en environnement, 1999, chapitre 3.

effet le nombre de fermes porcines augmente sans cesse, la preuve étant le grand nombre de demandes de permis que le Ministère de l'agriculture, des pêcheries et de l'alimentation du Québec (MAPAQ) doit traiter⁴. De plus, la récente crise du prix de vente du porc a permis de médiatiser les problèmes que les producteurs connaissent. Finalement, un point important est bien sûr les critiques formulées vis-à-vis des méga-porcherie, auxquelles on reproche souvent d'être extrêmement polluantes, vu la forte concentration de ces entreprises (particulièrement dans les régions de Chaudière-Appalaches et de la Montérégie où sont situées près de 65% des entreprises porcines québécoises). Il semblait intéressant de profiter de ce momentum pour faire une recherche.

En traçant un portrait des modes actuelles dans la production porcine, plusieurs aspects théoriques importants peuvent être confrontés à la réalité. Certains ressortent intacts, tandis que d'autres devront probablement être sérieusement révisés. La fonction critique de ce chapitre est donc indéniable, bien que toutes les questions qu'il soulève ne seront pas nécessairement résolues. Le travail ne fait que commencer et mériterait des enquêtes plus approfondies.

Du point de vue éthique, cette recherche est pertinente pour plusieurs raisons. D'abord, c'est en observant les moeurs et le discours des gens qu'on peut reconnaître leurs approches et établir des liens avec les grandes théories morales. Par exemple, un grand débat est en cours sur la question du statut des animaux, qui oppose particulièrement l'approche anthropomorphique dominante à des courants naturalistes et même à une forme d'utilitarisme dépourvue de préférence pour l'espèce humaine, comme Peter Singer met de l'avant⁵. Il est intéressant de faire ainsi le lien entre les débats théoriques et leur application éventuelle sur une réalité précise.

³ Ibid.

⁴ D'après le MAPAQ il y avait, en 1998, plus de 350 demandes de permis pour la construction ou l'agrandissement de porcheries.

⁵ Voir Peter Singer, *Questions d'éthique pratique*, traduction de Max Marcuzzi, Bayard éditions, 1997, 370 pages.

6.1 La problématique

Les problèmes environnementaux auxquels font face les producteurs de porcs sont nombreux. Certains ont un effet immédiat qui se répercute sur une plus ou moins grande distance. On peut penser aux mauvaises odeurs dégagées par le lisier de porcs ou encore aux bruits qui émane des porcheries. Ce genre de problèmes est particulièrement lié à la très forte concentration d'animaux sur un territoire donné. C'est essentiellement un problème qui se rencontre dans les milieux ruraux.

Un autre problème auquel les producteurs sont confrontés concerne l'acceptation sociale. La réaction du public est tellement négative à l'annonce de l'installation d'une porcherie dans son voisinage qu'on peut penser qu'elle est alimentée par les préjugés de la population en général envers les producteurs. C'est le passé de cette industrie en matière de respect de l'environnement, qui induit l'impact social.

Enfin, les producteurs ont affaire à d'autres problèmes qui sont moins ponctuels, leur portée étant non seulement géographique, mais aussi temporelle. C'est le cas de la contamination des nappes phréatiques et des cours d'eau par les nitrates et les phosphates. La quantité de ces polluants organiques dans l'urine du porc étant très élevée, il faut adopter un moyen de contrôle efficace. Ce problème est particulièrement observable dans les régions à forte concentration de productions animales. Or, il y a peu de temps que l'on cherche à limiter les déversements de ces contaminants dans les champs et les cours d'eau, bien que les effets de ces déversements soient redoutés depuis longtemps⁶.

⁶ Ce n'est que le 3 juillet 1997 que le *Règlement sur la réduction de la pollution d'origine agricole* entrerait en vigueur. Ce règlement vise à minimiser les impacts des productions animales sur l'environnement, en réglementant l'entreposage des déjections animales et en encadrant les activités d'épandage sur les terres. Par ailleurs, le gouvernement adoptait en 1993 une *Stratégie pour assurer la protection des écosystèmes en milieu agricole*. Cette stratégie ne prévoit rien appliquer concrètement avant cette année. Finalement, le *Code de gestion des pesticides*, était encore en rédaction en 1999, bien que la *Loi sur les pesticides* fut adoptée en 1987. Pourtant, en 1973, des chercheurs sonnaient déjà l'alarme en soulevant des questions sur

On sait en effet que les déversements de déchets chimiques et organiques s'accumulent avec le temps et qu'une fois que la rivière, le lac ou le sol a atteint son point critique, les effets peuvent se faire sentir sur de longues distances et persister longtemps⁷. Il est difficile d'estimer combien de temps il faudra pour qu'ils cessent de se faire sentir. On peut donc supposer que la pollution organique causée par les productions porcines⁸ affecte des gens actuellement, mais continuera d'en affecter encore très longtemps et ce, même si la production cessait immédiatement. Il est également à noter que la pollution affecte non seulement les milieux ruraux, mais aussi les milieux urbains puisqu'elle se déplace dans les cours d'eau et dans le sol. Par exemple, nous nous sommes rendu compte dans les années soixante-dix que les engrais chimiques épandus sur les champs pouvaient se retrouver dans des cours d'eau souterrains, servant de source d'approvisionnement pour les puits artésiens des gens vivant à la campagne et même dans les cours d'eau alimentant des villages entiers, en raison du ruissellement de l'eau de pluie. Dans une rivière est polluée, des bactéries très dangereuses pour l'homme peuvent se développer, telle E-coli O-157 H-7, en cause dans la crise du réseau d'aqueduc de Walkerton, en Ontario, en mai 2000.

les concentrations de la production porcine aux abords du bassin de la rivière Chaudière. Dans son *Étude de la qualité des eaux de la rivière Chaudière*, Gilles Bernier écrivait en pages 25 et 26: "On peut avancer que, compte tenu de certains paramètres, DBO, DCO et azote total notamment, les porcs du bassin de la Chaudière [environ 135'000 à cette époque] engendrent une pollution équivalente à celle d'une population de 400'000 à 1'000'000 d'habitants. Il est recommandé que toute étude future de la qualité des eaux traite, de façon spécifique, de l'étude systématique de l'élevage du porc ainsi que toute autre forme d'élevage intensif qui pourrait être pratiquée dans le bassin. Il faudrait déterminer l'impact de ces élevages sur l'environnement". Aujourd'hui, le *Recensement agroenvironnemental des entreprises porcines du Québec* nous révèle que le cheptel porcin atteint 670'000 têtes dans le bassin de la rivière Chaudière.

⁷ Par exemple, la rivière Chaudière qui parcourt une distance de plus de 500 km traverse plusieurs zones de forte densité de population et plusieurs zones rurales à forte densité de culture et d'élevage d'animaux. Il va de soi que si elle est très polluée dans une région où il y a beaucoup de déjections animales et de pesticides chimiques, les effets se feront sentir sur toute sa longueur par la suite. Sur le plan de la durée, ces polluants se déposent au fond de la rivière et remontent dès qu'il y a trop de brassage du lit de la rivière.

⁸ Le purin de porcs contient de grandes quantités d'azote et de phosphore. L'épandage de lisier de porcs contribue à la contamination diffuse de l'eau à cause des nitrates, phosphates, micro-organismes et métaux qu'ils contiennent. Selon le MAPAQ, dans le document pour la consultation publique sur la gestion de l'eau, *La gestion de l'eau au Québec*, 70% des 6300 tonnes d'azote transportées par la Chaudière à son embouchure proviendraient de la pollution diffuse. Les pratiques agricoles favorisent le lessivage du lisier de porcs, ce qui a pour effet de le drainer dans les cours d'eau. Une trop forte teneur en azote peut être nocive de deux manières: d'abord en contaminant les prises d'eau et deuxièmement en favorisant la croissance de micro-organismes nuisibles.

Puisque nous étudions les effets durables de la pollution, le sujet de cette étude est la conception que se font les producteurs de porcs de leur responsabilité envers les générations futures. Plusieurs questions ont alimenté la réflexion, par exemple: «pourquoi connaissons tant de problèmes au niveau de la pollution des cours d'eau par les nitrates?»; «les producteurs sont-ils conscients que les pratiques agricoles d'aujourd'hui affectent le rendement futur des terres?» et «Pourquoi changent-ils leurs méthodes de production?»

On peut faire l'hypothèse que certaines réponses à ces questions renvoient à une conception plus anthropocentriste, tandis que d'autres sont plutôt centrées sur une conception biocentriste de notre rapport au monde. On distingue l'anthropocentrisme du biocentrisme par la description des liens que les gens font avec les hommes, leur environnement et le reste du vivant. L'anthropocentrisme est le fait de n'accorder de valeur qu'à ce qui touche l'homme et sa communauté. Le biocentrisme est le fait de prendre en considération, en plus des être humains, les besoins des autres vivants et même des écosystèmes dans lesquels ils vivent. Par exemple, une réponse anthropocentrique à la troisième question mentionnée plus tôt serait «Pour éviter de léguer des problèmes durables à mes enfants», dans ce cas on peut dire que la postérité a une certaine importance, mais que la vision demeure centrée sur l'être humain. Par contre, si la réponse est «Afin de protéger la diversité biologique» ou «Par respect pour la nature», on voit bien que la vision est plus centrée sur le vivant et que la place de l'homme dans la nature n'est pas la même. On peut parler alors d'une vision davantage biocentriste.

6.2 Questions et objectifs

L'objectif de cette recherche est de montrer les rapports qu'entretiennent les producteurs aux niveaux politique, économique et technologique. Il faut alors garder à l'esprit que cette étude touche des problématiques durables, affectant

autant les générations futures que les générations actuelles. Le rapport au politique est la réponse des producteurs aux normes et règlements. Il s'agit de déterminer pourquoi ils respectent ou non ces normes et règlements. Il faut aussi voir quelles sont les revendications des producteurs au niveau de l'équité, c'est-à-dire, leur intention d'assumer leur responsabilité vis-à-vis des impacts environnementaux de leur activité.

Le rapport à l'économie va dans le même sens que le politique, sauf qu'il se rapporte aux contraintes d'investissement, de rentabilité et de productivité plutôt que de normes environnementales. Il faut observer comment les deux niveaux peuvent s'influencer et s'interpénétrer, par exemple, en vérifiant si certaines contraintes économiques empêchent les producteurs de respecter les normes environnementales fixées par le gouvernement.

Le rapport à la technologie est le lien qu'entretient le producteur avec les développements modernes des modes de production. Cela se rapporte notamment à la question de savoir si le mode de production est traditionnel ou technologique-industriel⁹. La distinction entre les modes de production traditionnels et les modes de production modernes se mesure à quatre aspects:

- 1- le rapport de l'homme à sa relève,
- 2- le rapport de l'homme avec les animaux,
- 3- l'importance des outils techniques dans la ferme et finalement,

⁹ Il existe plusieurs exemples de modes de production traditionnelle. On peut néanmoins décrire quelques éléments généraux. Il y a d'abord une différence entre les modes de connaissance traditionnelle et technologique. Le mode de connaissance traditionnelle réfère souvent à un savoir intuitif qui s'accumule par la somme des expériences de ses prédécesseurs et qui se transmet de génération en génération. C'est donc un mode de connaissance que le producteur peut comprendre et auquel il peut superposer ses propres expériences personnelles pour le raffiner. Le mode de connaissance technologique est en quelque sorte un monopole du savoir technique qui permet de concevoir des machines qui ont pour objet de remplacer l'être humain dans l'exécution de certaines tâches. C'est ce qu'on appelle la mécanisation des opérations. Une autre différence entre une production traditionnelle et technique découle de la précédente: c'est la division des tâches qui résulte de la mécanisation. En divisant les tâches, le producteur n'a plus une vision d'ensemble, il se contente d'utiliser un savoir scientifique qui a servi à concevoir les machines. Il peut les utiliser sans comprendre les connaissances scientifiques nécessaires pour les construire. Dans une production traditionnelle, toutes les étapes de production sont faites par une seule et même personne, c'est ce qu'on appelle la production artisanale. Cette personne peut comprendre l'ensemble des étapes de production et leur impact sur le monde.

4- le rapport de l'homme à la terre.

Dans chaque cas notre hypothèse est de supposer qu'il existe une opposition entre une façon moderne de faire les choses par rapport à une méthode traditionnelle. Premièrement, le rapport à la relève, qu'elle soit familiale ou pas, soulève la question des générations futures: quel sera le legs du producteurs à la postérité, la ferme sera-t-elle encore viable? Deuxièmement, le rapport aux animaux permet d'établir, à partir de l'observation de la façon dont ils sont traités, le statut moral que le producteur leur reconnaît. Les porcs sont-ils perçus comme des êtres sensibles ou des machines? En un troisième temps, la place qu'occupent les outils techniques dans la ferme et les modes de production traditionnels sont comparés. Le producteur fait-il des sacrifices (qu'ils soient monétaires ou au niveau de la qualité de vie des animaux) pour demeurer «à la fine pointe de la technologie»? Le dernier aspect important est le rapport qu'entretien le producteur à sa terre. Est-ce qu'il respecte sa terre, la considère-t-il comme une source de vie ou comme une ressource dont il peut disposer à sa guise?

Un des principaux objectifs de cette recherche est de voir dans quelle mesure les producteurs se sentent responsables non seulement envers leurs contemporains, mais aussi envers leurs successeurs. Quelles sont les valeurs qui se cachent derrière leurs décisions; est-ce l'argument économique ou bien une valeur éthique particulière? Si c'est le cas, est-ce basé sur une conception anthropocentriste de l'éthique ou biocentriste?

6.3 Cadre méthodologique

6.3.1 Hypothèse

Dans cette recherche, notre hypothèse de travail est la suivante: la société ne peut pas compter sur les producteurs de porcs pour s'auto régler, puisque

ceux-ci n'ont plus une connaissance suffisante de leur impact sur l'environnement. Leur mode de production moderne ne peut être maîtrisé avec un mode de connaissance cumulatif et une tradition orale comme par le passé. Or, nous tenteront de l'illustrer dans cette recherche, leur mode de connaissance est demeuré le même que pour leurs ancêtres, malgré l'amélioration des outils techniques qu'ils manipulent. Cela ne devrait pas nous étonner dans la mesure où les scientifiques ont besoin de longues études pour bien comprendre les interactions entre les écosystèmes et l'activité humaine, compréhension que les producteurs de porcs n'ont pas dans une production basée sur la technique.

6.3.2 Échantillon

L'échantillon est constitué de neuf participants. Ce nombre pouvant paraître petit s'explique par la difficulté à trouver des producteurs qui acceptent de participer à une recherche portant sur l'environnement. En effet, plus de quatre producteurs contactés sur cinq ont refusé de participer. L'un des participants est conseiller auprès de la Coopérative agricole du Québec, il n'est donc pas directement dans la ferme. Tous les autres sont des propriétaires de porcherie situées dans la Beauce. Cette région a été identifiée comme étant plus intéressante en raison des nombreux problèmes qui y ont été identifiés: surplus de purin selon les normes du ministère de l'environnement, forte croissance des productions animales depuis cinquante ans, bassins de rivières fermés qui ont une forte concentration en déchets organiques. La taille moyenne des porcheries visitées est d'environ 160 unités animales¹⁰, variant de 60 à 292 unités animales. La taille des porcheries est représentative de la moyenne régionale en Chaudière-Appalaches,

¹⁰ Une unité animale (u.a.) est la taille relative des animaux d'élevage et leur impact sur l'environnement, en fonction de leur taille respective. L'unité de référence est la vache laitière. Tous les autres animaux d'élevage y sont comparés, en tenant compte de leurs déjections et du temps nécessaire pour les engraisser. Par exemple, il faut environ douze porcs à l'engraissement pour équivaloir à une vache laitière, ce qui fait qu'un porc vaut approximativement 0,083 unité animale. Une truie reproductrice équivaut environ à 0,25 vaches laitières, soit 4 truies pour une unité animale.

qui avoisine les 173 unités animales¹¹. Les répondants sont tous des hommes, cependant leur conjointe ou leurs enfants étaient aussi invités à répondre aux questions de l'entrevue. Cinq conjointes et deux des fils des producteurs ont répondu à l'entrevue en même temps que les répondants, amenant ainsi des données complémentaires.

6.3.3 Procédure

La Fédération des producteurs de porcs n'a fourni qu'une aide modeste pour la réalisation de cette recherche. Contacté une première fois, son représentant n'a pas accepté de fournir une aide technique au chercheur. Finalement, après avoir fait une seconde tentative, il a finalement accepté de donner de l'aide pour le recrutement de participants. Ces derniers ont donc été recrutés grâce à un envoi postal d'une trentaine de lettres à des producteurs sélectionnés au hasard parmi une liste de noms fournis par la Fédération des producteurs de porcs. La lettre est fournie à l'annexe C, en page 245. D'autres l'ont été grâce à une méthode de bouche à oreille. Dans les deux cas, un premier contact téléphonique a été fait avec les producteurs. Il a permis de mieux leur expliquer la recherche et de fixer un rendez-vous avec ceux qui désiraient toujours participer à l'étude. Par la suite, l'entrevue ainsi que l'observation participante étaient réalisées à la porcherie. En ce qui concerne le conseiller de la Coopérative, la procédure de recrutement a été la même, toutefois, celui-ci nous a reçu à son domicile plutôt qu'à une porcherie. Pour terminer, chaque participant référait un certain nombre de collègues pour qu'ils participent à leur tour à la recherche.

6.3.4 Matériel

¹¹ Diane Gilbert & al., *Le recensement agroenvironnemental des entreprises porcines du Québec*, Groupe de recherche en économie et politiques agricoles, Université Laval, Faculté des sciences de

Dans le cadre de cette recherche, deux méthodes de collecte des données complémentaires sont utilisées: l'entrevue et l'observation participante. Ces deux méthodes de collecte des données forment les parties du questionnaire d'enquête. Celui-ci se retrouve en annexe E, en page 248.

L'entrevue a pour objectif de montrer les conceptions et idées des producteurs tout en leur offrant une tribune pour les exprimer librement. L'entrevue forme donc la première partie du questionnaire d'enquête. Elle est réalisée à l'arrivée de l'expérimentateur à la porcherie ou encore après avoir fait une tournée des installations. L'entrevue contient trois questions dont deux ont des sous questions, portant leur nombre à neuf. Il est à noter que deux des sous-questions sont facultatives et ne sont posées qu'à certains producteurs.

L'observation participative permet d'aborder indirectement la question du rapport au monde de chacun des agriculteurs. Huit questions sont proposées, toutefois aucune n'est obligatoire. L'information est obtenue à travers une discussion se déroulant lors de la visite des installations de la porcherie.

Puisque l'entrevue permet de faire ressortir l'argumentation rationnelle des participants, l'observation participative permet de voir leur cohérence avec leur propre discours. Il est toujours intéressant de comparer les discours rationnels aux pratiques réelles, c'est pourquoi deux méthodes de collecte complémentaires ont été utilisées.

6.3.5 Limites de la présente étude

L'échantillon de petite taille s'avère être la limite la plus importante de cette recherche. Il aurait été intéressant de rejoindre plus de producteurs. Cette limite a été constatée en particulier en ce qui concerne le mode de transmission ou

d'acquisition des porcheries. Il est possible que les producteurs qui ont acheté leur ferme n'aient pas la même perception que d'autres qui l'auraient reçue de leurs parents. Par exemple, leur formation n'est pas nécessairement la même.

On pourrait aussi étudier comment les choses se passent dans d'autres régions. En effet, peut-être que le fait que les porcheries visitées soient toutes situées dans la même région n'a donné qu'une image particulière et régionale. Peut-être que les problèmes rencontrés seraient quelque peu différents ailleurs, la manière d'y remédier aussi. Si les producteurs habitent tous la même région, il se peut qu'ils se connaissent bien et partagent les mêmes idées. Il est à noter qu'une question de l'entrevue portait justement sur les solutions proposées par les autres producteurs que le participant connaît.

La méthode de cueillette des données employée présente quant à elle des forces et des limites. D'un côté, elle permet une grande flexibilité, permettant de s'adapter à chaque producteur. De plus l'observation participative m'a permis de mieux connaître le milieu dans lequel évolue le producteur. Cette technique offre une chance de se faire une idée de la manière dont fonctionne la porcherie par soi-même. Comme il a déjà été mentionné, cette méthode avait été choisie pour me permettre de comparer les actions concrètes du producteur à son discours. Cependant, l'observation participante est une méthode subjective qui est en lien avec mon propre jugement.

Finalement, rappelons que l'échantillon comprenait une personne qui n'est pas vraiment un producteur. L'information apportée par cette personne s'avère intéressante puisqu'elle témoigne d'un certain recul par rapport aux producteurs, ce qui apporte des informations complémentaires permettant d'avoir accès au point de vue de quelqu'un d'extérieur à la porcherie mais connaissant très bien le domaine.

Compte tenu des limites de cette recherche ses objectifs sont modestes. Il s'agit de comprendre les pratiques et d'identifier les problèmes réels. Une enquête plus poussée serait nécessaire, afin de dépasser un cadre strictement quantitatif ou économique comme certaines études se limitent à le faire¹².

6.4 Résultats de la discussion

6.4.1 Aspect politique de la production porcine

Questions

Dans le questionnaire d'enquête, les questions suivantes permettaient d'aborder cet aspect du travail des producteurs de porcs:

- 1 e) Est-ce que les contraintes économiques ou environnementales vont faire augmenter ou diminuer leur niveau de vie?
- 2 a) Quelles sont les nuisances venant de la production de porcs qui vous semblent être les plus importantes à contrôler?
- 2b) Est-ce que la réglementation environnementale est utile pour identifier et contrôler ces problèmes?

Analyse

L'analyse des réponses à ces questions permet de dire que l'ensemble des producteurs rencontrés affirment respecter la plupart des règles et des normes environnementales applicables à leur travail. Ils ne voient pas comment leur production pourrait être polluante lorsqu'elle est respectueuse de ces règlements. Deux des répondants ont déjà éprouvé de problèmes liés à l'environnement par le passé. Il s'agissait de plaintes portées par des voisins qui estimaient que les

¹² Les principaux arguments fournis par les producteurs de porcs à l'appui de leur domaine d'activité sont principalement d'ordre économique. Ils représentent 3500 des 25000 producteurs agricoles et leur secteur est celui qui connaît la plus forte croissance de tous les secteurs agricoles. Il faut néanmoins voir leur importance aussi du point de vue social: ils doivent nourrir la population de la terre.

odeurs dégagées par la porcherie étaient trop désagréables ou qui estimaient que la fosse laissait échapper une partie de son purin. La plupart (sept sur neuf) croient cependant qu'il y a plusieurs producteurs qui ne respectent pas les règles. «T'as des règlements qui ont jamais été appliqués, ou quand ils étaient appliqués, c'était pour des cas extrêmes ou avec des amendes tellement mineures que le producteur est mort de rire»¹³. Ils estiment que ce sont ces récalcitrants qui contribuent à diffuser une image négative de leur métier. De ce nombre six sur sept avouent que les règlements sont difficiles à respecter pour plusieurs raisons. Les raisons qui expliquent ce fait sont variées. Deux d'entre eux mentionnent le fait qu'il est difficile de se maintenir à jour puisque les normes changent trop souvent, par exemple: «les règlements, ça change assez souvent (...) Un moment donné cette loi là va se... ils vont arrêter de la faire bouger. Ça fait trois ans qu'elle bouge tout le temps, je pense, la loi du phosphore»¹⁴. Quatre producteurs estiment que les coûts sont importants, notamment pour obtenir les permis et les plans agricoles de fertilisation¹⁵. Il y a aussi quatre producteurs qui estiment que les règles sont mal appliquées et qu'aucun processus de contrôle assez rigoureux n'est en place pour déceler et punir les abus.

De plus, la majorité des producteurs (sept sur neuf) considèrent que les plus grandes difficultés viennent de la volatilité du marché plutôt que des contraintes environnementales. De ce nombre, tous croient que cette volatilité est causée par la mondialisation des marchés. Cependant, la plupart des producteurs (six sur neuf) considèrent tout de même que l'environnement va influencer leur niveau de vie, particulièrement s'il faut qu'ils investissent de l'argent pour se conformer à de nouvelles normes ou règlements.

¹³ Entrevue avec Monsieur C.

¹⁴ Entrevue avec Monsieur G.

¹⁵ Pour obtenir un permis de construction d'une nouvelle porcherie, un entrepreneur doit fournir la preuve qu'il achètera assez de terres pour répondre aux normes d'épandage. De même, pour agrandir une porcherie déjà existante, un producteur doit répondre aux mêmes exigences. D'autre part, tous les producteurs doivent faire appel à un agronome à chaque année pour mesurer la quantité d'azote et de phosphore contenue dans le sol qui recevra le lisier, afin de déterminer quelle quantité le sol peut accepter sans dépasser les normes en vigueur. Ces exigences ont bien sûr un coût, soit pour l'achat des terres, soit

Le pire dans tous ces nouveaux règlements, c'est que c'est pas tout le monde que ça vise. Il y a du monde qui vide carrément leur bassin dans le fossé au bord de la route ou bien qui font des tas de purin, que tu peux même les voir de la route. Il y en a quelques uns qui font mal à tous les autres en faisant pas attention, mais dans le fond c'est pas si pire. On essaie pas mal fort de régler tous nos problèmes, mais c'est sûr qu'on peut pas tout faire, il y a des questions d'argent aussi, là-dedans. Ça coûte cher de se tenir à jour¹⁶.

En ce qui concerne les investissements requis pour se conformer à de nouvelles normes, plusieurs répondants (quatre sur neuf) spécifient qu'il leur serait impossible de s'y conformer s'ils n'obtenaient pas une aide gouvernementale.

Remarques

Il est pertinent de souligner qu'un grand nombre de producteurs estiment que le gouvernement devrait assumer les coûts reliés à l'environnement. On peut donc dire qu'ils ne tiennent pas à internaliser le coût environnemental de leur activité. Au contraire, s'ils devaient l'inclure dans leur coût de production, ils croient qu'ils devraient simplement cesser leurs activités. Ils ne contestent pas la pertinence des règlements, même qu'ils estiment dans une forte proportion que ces derniers ne sont pas assez sévères, mais ils ne croient pas qu'ils devraient en assumer le coût. On peut expliquer cela en deux points. D'abord le prix de vente du porc n'est pas fixé par le producteur, mais par l'abattoir. Si l'abattoir fixe un prix plus bas que le coût de production qu'a à défrayer le producteur, ce dernier ne peut forcément pas inclure son impact sur l'environnement dans son prix de vente. La seconde remarque touche le programme gouvernemental d'assurance stabilisation des revenus agricoles (ASRA). C'est vers l'ASRA que les producteurs doivent se tourner pour combler l'écart entre leur coût de production et le prix auquel ils ont pu vendre le porc à l'abattoir. Malheureusement, le calcul fait par l'ASRA ne tient pas compte des coûts découlant de l'impact de l'activité agricole sur l'environnement, ce qui a pour effet de laisser cette responsabilité à la charge

pour le salaire de l'agronome embauché.

¹⁶ Entrevue avec Monsieur F.

des producteurs. Comme il a été mentionné plus tôt, ces derniers ont clairement fait savoir qu'ils n'étaient pas en mesure d'assumer ces coûts s'ils n'obtenaient pas une subvention du gouvernement à cette fin. Puisque leur programme d'assurance n'inclut pas ce coût, la tentation est forte pour les producteurs de ne pas inclure leur impact sur l'environnement dans leur coût de production. Les résultats observés dans cette partie ne sont donc pas surprenant.

En fait ces résultats confirment la thèse d'Ernst von Weizsäcker, qui considère que certaines formes de subventions et de taxations actuelles nuisent au respect de l'environnement. Il affirme qu'il serait possible de maintenir l'économie actuelle en santé tout en rendant les moyens de production plus respectueux de l'environnement en modifiant l'administration publique. Par exemple, plutôt que de payer des subsides aux entreprises de camionnage, il suffirait de favoriser les modes de transport plus écologiques tel que le train pour réduire considérablement les émissions en gaz carbonique. Dans le cas des producteurs de porcs, il suffirait probablement que le programme de l'ASRA tienne compte de l'impact environnemental de la production porcine pour réduire les coûts de dépollution qu'entraînent les déversements. Le programme devrait verser de plus gros montants aux producteurs, mais l'état réaliserait de grosses économies en réduisant ainsi ses interventions de dépollution. Grâce à cet apport supplémentaire, les producteurs pourraient maintenir leurs installations en ordre et respecter davantage l'environnement.

6.4.2 Aspect économique de la production porcine

Questions

Dans le questionnaire d'enquête, les questions suivantes permettaient d'aborder cet aspect du travail des producteurs de porcs:

- 1 c) Est-ce que votre niveau de vie est satisfaisant?

- 1 d) D'après vous, est-ce qu'il va augmenter ou diminuer dans les prochaines années?
- 1 e) Est-ce que les contraintes économiques ou environnementales vont le faire augmenter ou diminuer?

Analyse

D'après leurs réponses, la plupart des producteurs (sept sur neuf) estiment que leur niveau de vie est satisfaisant. Ils soulignent quelques aspects de leur travail pour justifier leur opinion. D'une part, cinq répondants soulignent qu'ils aiment leur travail, ce qui les motive grandement. Trois producteurs constatent qu'ils préfèrent travailler à leur compte plutôt que de travailler dans une **entreprise intégrée**¹⁷ qui contrôle tous les niveaux de la production.

Il y a une tendance au modèle d'intégration verticale. Pis la pensée qui l'appuie, c'est que ce modèle là y est plus efficace au niveau économique. Là y en a qui ont tendance à embarquer dans ce modèle là, mais ce modèle là fait que le producteur n'est plus vraiment maître chez soi. Le débat ça va être entre les deux méthodes. Moi j'aime mieux le modèle agricole qui a un sens familial; qui est réparti sur le territoire¹⁸.

«La spécialisation qui est amorcée par les intégrateurs, les plus gros, là, les meuneries, ça crée une dépendance, alors qu'une ferme de notre type, ma blonde a dit qu'on est de moyen à petit, on garde notre indépendance»¹⁹. Malgré tout, trois autres producteurs ne se cachent pas que le purin sent mauvais, mais ils estiment qu'ils ont fini par s'y habituer. De ce côté, les améliorations techniques qu'on a apportées à leur mode de travail ont grandement amélioré leurs conditions de travail, notamment en contrôlant la nourriture ou en utilisant une litière pour laisser le liquide s'évaporer.

¹⁷ Une entreprise intégrée est une entreprise qui contrôle toutes les étapes liées à la production du porc, de la naissance du porcelet, à son passage à l'abattoir, en passant par l'engraissement. Certaines entreprises peuvent ainsi contrôler toutes les étapes de la croissance d'un porc, en le transférant d'un établissement à l'autre. En général, les intégrateurs ont appliqué un principe économique d'intégration à la verticale, en possédant d'abord un abattoir, puis en achetant les fermes d'engraissement, les maternités et les meuneries nécessaires pour faire rouler l'abattoir, d'autres ont d'abord intégré verticalement, en rachetant leurs compétiteurs immédiats puis, on tenté de contrôler toutes les phases de production. Les compagnies québécoises les plus connues sont Breton, Brochu et la Coopérative agricole fédérée.

¹⁸ Entrevue avec Monsieur A.

¹⁹ Entrevue avec Monsieur et Madame C.

Les producteurs sont cependant réalistes. Ils font tous remarquer qu'à cette époque de mondialisation ils devront investir beaucoup d'argent pour maintenir leur niveau de vie actuel puisque la tendance veut que les porcheries soient de plus en plus grosses. «V'là dix ans, on considérait qu'une unité de production comme ici (125 truies et 1000 porcs d'engraissement) était de moyen à gros, mais aujourd'hui on a plutôt tendance à aller de moyen à petit»²⁰. D'ailleurs, cinq producteurs ont déjà entrepris des démarches afin d'agrandir leurs installations ou encore pour construire de nouvelles installations. Deux d'entre eux ont fait l'acquisition de terrains pour construire ou pour répondre aux normes d'épandage. Deux autres ont fait des demandes de permis pour augmenter leur production. Un autre a investi une certaine somme pour convertir des bâtiments déjà existants. D'autre part, les répondants ont presque tous fait remarquer (huit sur neuf) que les investissements requis pour démarrer une entreprise agricole sont tels que seules les grosses compagnies (les «intégrateurs») peuvent se le permettre. Cette contrainte fait en sorte que les producteurs indépendants tendent à occuper de moins en moins de place dans le portrait de la production porcine.

Finalement, plusieurs producteurs considèrent qu'il faut investir beaucoup d'argent pour respecter les nouvelles normes environnementales. Par exemple, l'obligation de posséder assez de superficie de terre pour épandre le fumier produit par les animaux a pour effet d'exiger davantage d'investissements de la part des producteurs. Un autre exemple se rapporte au simple fait de vider la fosse à purin. Cette opération nécessite déjà d'avoir une fosse qui soit conforme, un camion-citerne et un moyen d'épandre le purin sur les champs. Même cette opération qui semble simple au premier regard requiert un outillage technique perfectionné qui coûte très cher. «les citernes, il faut les vider. Pis là ça prend tant d'argent pour les vider. (...) Pis, mettons que t'as des terres, il faut que tu le transporte sur tes terres. Ça l'a un coût, ça, là»²¹. Ceux qui n'ont pas l'équipement

²⁰ Entrevue avec Monsieur et Madame C.

²¹ Entrevue avec Monsieur E.

nécessaire doivent signer des ententes avec des agriculteurs pour que ces derniers récupèrent leur purin, mais la concentration des productions animales fait que certaines régions, comme dans le bassin des rivières Chaudière, Yamaska et l'Assomption ont un surplus d'engrais organique. Dans ces régions, il faut transporter le purin sur de longues distances pour respecter les normes. Trois producteurs disent être dans cette situation, il y en a même un d'entre eux qui paie des agriculteurs pour qu'ils effectuent cette tâche.

Remarques

Après avoir examiné les réponses des producteurs, on peut dire sans se tromper que l'aspect économique de la production porcine joue un rôle très important dans le mode de vie et de planification des producteurs. L'ensemble de leurs activités professionnelles dépend de leur capacité à payer les travaux nécessaires pour maintenir leur niveau de vie actuel. Il va de soi que le producteur prévoyant envisage d'agrandir sa porcherie afin de jouir du même niveau de vie tout au long de sa vie active. Par contre, d'autres vont plutôt profiter des temps libres qu'ils ont aujourd'hui pour relaxer, même en sachant qu'ils auraient probablement intérêt à travailler encore plus fort.

Ces modes de planification correspondent-ils à l'un ou l'autre des quatre paliers d'évaluation rationnelle du futur décrits par Dieter Birnbacher? On peut dire que certaines remarques de producteurs laissent entendre qu'ils sont plutôt irrationnels, mais peu après on voit une certaine rationalité dans leurs propos. Par exemple une remarque comme celle-ci laisse croire que le producteur ne tient pas à s'assurer d'une belle retraite, mais il exprime aussi un certain scepticisme sur le système actuel, ce qui déjoue la notion de calcul : «On pourrait à la rigueur se trouver de l'ouvrage, cultiver plus intensivement notre champ. J'pourrais racheter de la terre, faire ce que les «vrais» cultivateurs font, à la minute où ils gagnent des temps libres, ils se rajoutent de l'ouvrage. Nous autre on est mal fait, une fois

qu'on a terminé notre ouvrage on se trouve du loisir»²². Pourtant, la suite nous rappelle le genre de calcul que ferait l'égoïste rationnel:

on en a encore pour une vingtaine d'années à produire avant de prendre notre retraite, sauf que dans vingt ans, je ne suis pas sûr qu'une entité comme la nôtre va encore avoir une valeur (...) de toute façon, mets au niveau qu'on est là, il faudrait au mieux qu'on fasse encore quinze ans (...) il faudrait travailler dur pour grossir notre ferme pour rester compétitifs, pis avoir la même condition dans dix ans, on travaille là-dessus, mais on ne met pas juste l'emphase là-dessus²³.

Il y a donc une certaine difficulté à classer précisément les producteurs dans une catégorie plutôt qu'une autre. On peut néanmoins dire que la plupart des producteurs peuvent se regrouper dans la catégorie des collectivistes rationnels. Ce qui signifie qu'ils ne tiennent pas exclusivement compte de leur propre personne dans leurs réflexions. «nos terres supportent de quoi, mais si on les brûle, si on fait rien avec, si on n'est plus capable de rien faire avec, on va détruire la végétation, pis ça va devenir une planète neutre»²⁴. La plupart de ceux qui ont des enfants considèrent qu'il y a une relève qui va prendre leur place et qu'il faut par conséquent leur léguer un milieu qui ne soit pas pollué et qui puisse assurer leur bien-être.

C'est sûr qu'on veut pas ruiner nos terres. C'est nos enfants après ça qui vont prendre notre place. On va faire un peu de recherche pour trouver la solution à nos problèmes. On va faire notre possible pour que la production agricole soit aussi propre qu'on peut. On n'a pas d'intérêt à détruire le potentiel de notre terre, écoute, c'est évident. On va protéger la... on va protéger le potentiel de nos terres²⁵.

Ils essaient donc de maintenir une certaine durabilité de leur activité qui irait au-delà de leur vie. Spécifions que la collectivité à laquelle ils s'identifient peut être très restrictive - leurs enfants et leur descendance - comme elle peut être assez élargie - la communauté, les voisins, la famille, les consommateurs... Il faut cependant remarquer qu'aucun producteur ne considère ses animaux comme des membres de sa collectivité. Nous reviendrons plus tard sur le statut des animaux dans la ferme.

²² Entrevue avec Monsieur et Madame C.

²³ Entrevue avec Monsieur et Madame C.

²⁴ Entrevue avec Monsieur H.

²⁵ Entrevue avec Monsieur A.

Un autre aspect de l'économie est l'augmentation du capital, tel que l'a décrit Karl Marx. Les producteurs de porcs confirment ce mouvement qui veut que le capital soit utilisé par les individus dans les états capitalistes pour accroître le capital. Il y a un mouvement qui fait qu'il y a toujours plus d'argent requis pour démarrer une entreprise agricole et que la valeur de celle-ci doit aller en augmentant pour demeurer compétitive. «T'investis tout le temps, t'as pas le choix, si tu n'investis pas, si tu laisse tomber tes bâtisses, si tu les répare pas, c'est là que ça va te coûter une fortune. Non, on investis chaque année»²⁶. Karl Marx a décrit ce mouvement du capital dans la *Première critique de l'économie politique* comme suit: «la concurrence entre les capitaux augmente l'accumulation des capitaux (...) À mesure que les capitaux augmentent du fait de la concurrence, leurs profits diminuent. Donc, le petit capitaliste est le premier à souffrir»²⁷. Dans l'industrie porcine, cela se traduit naturellement par une obligation des producteurs d'augmenter la valeur de leur porcherie par l'achat d'équipement toujours plus performant, afin de devenir toujours plus productif, mais en même temps, toujours plus sensibles aux fluctuations du marché lorsque ce dernier chute comme il l'a fait en 1998.

6.4.3 Aspects technologiques de la production porcine

Questions

Le rapport à la technologie est le lien qu'entretient le producteur avec les développements modernes des modes de production. Il s'agit notamment de savoir si le mode de production est traditionnel ou technologique-industriel. Il y a quatre aspects à examiner: 1- le rapport de l'homme à sa relève, 2- le rapport de l'homme avec les animaux, 3- l'importance des outils techniques dans la ferme et,

²⁶ Entrevue avec Monsieur G.

²⁷ Karl Marx, *Première critique de l'économie politique*, traduction et présentation par Kostas Papaioannou, Paris, éd. 10/18, pages 110 et 111.

finalement, 4- le rapport de l'homme à la terre. Plusieurs questions ont pour objectif de montrer quel rapport le producteur entretient avec tous ces aspects du mode de production. Voici ces questions:

- 1 a) D'après vous, est-ce que la production porcine dans les prochaines années va se faire de la même manière qu'aujourd'hui?
- 1 b) Pensez-vous que vos enfants ou vos successeurs devront faire face au même genre de problèmes que vous?
- 2 c) Êtes-vous attentif aux solutions proposées par d'autres producteurs que vous connaissez pour régler ces problèmes?
3. Est-ce que les problèmes environnementaux liés à la production porcine vont augmenter ou bien vont-ils se régler?

De plus, au cours de l'observation participative, il faut observer le travail du producteur tout en cherchant à obtenir des réponses à ces interrogations:

4. La relève familiale est-elle assurée?
5. Est-ce que la ferme lui vient de ses parents?
6. Est-ce que la ferme a toujours servi à la production porcine?
7. Comment les animaux sont-ils traités?
8. Quelle relation le producteur entretient-il avec ses bêtes?
9. Quelle est la place accordée aux outils techniques?
10. Comment distingue-t-on la production traditionnelle de la production industrielle?
11. À quel genre de problèmes environnementaux ont-ils eu à faire face par le passé?

6.4.3.1 Le rapport du producteur à sa relève

Les questions 1 b), 4, 5 et 6 permettent de mieux voir comment le producteur envisage sa relève dans le futur. Il est à noter que puisqu'il n'est pas propriétaire d'une ferme, ce sujet n'a pas été abordé avec le conseiller de la Coopérative.

Analyse

Il est important de noter que des huit producteurs rencontrés, seulement deux ont hérité leur ferme de leurs parents. Les six autres producteurs ont acheté leur ferme, la plupart vers la fin des années quatre-vingt. En ce sens, l'échantillon de producteurs rencontrés n'est pas représentatif des fermes québécoises puisque près de 80% des fermes ont été transférées d'une génération à l'autre.

En étudiant les réponses des producteurs aux questions qui leur ont été posées, on remarque que six propriétaires de porcherie parmi les huit rencontrés ont des enfants. Tous ceux qui ont des enfants reçoivent au moins un peu d'aide de ces derniers, même s'ils sont très jeunes. De ce nombre, quatre producteurs ont des enfants d'âge adulte qui sont déjà prêts à prendre la relève de leurs parents lorsque le temps sera venu. Les deux autres producteurs considèrent que leurs enfants devront poursuivre des études avant de leur confier une partie plus importante du travail à la porcherie. En ce sens, les modes de transmission de génération en génération sont assez bien respectés puisque la plupart des fermes sont transmises de cette façon.

La plupart des producteurs (sept sur huit) sont optimistes quant à l'avenir et quant à la possibilité de poursuivre les activités de leur ferme telle qu'elle est dans le futur. Un seul répondant a émis des doutes à propos de la viabilité économique de sa porcherie qu'il croit être trop petite pour assurer un revenu suffisant à ses enfants s'ils devaient prendre sa relève. En ce qui concerne les problèmes environnementaux, tous les producteurs estiment qu'il n'y a aucun effet néfaste de leur activité sur leur terre ou sur l'eau qu'ils consomment. Tous les producteurs

puisent leur eau sur le même terrain que celui où ils exploitent leur porcherie. Cinq producteurs mentionnent que les jeunes qui prennent la relève ont une plus grande conscience des problèmes reliés à l'environnement. Selon eux, les cours qu'ils suivent leur permettent de mieux comprendre les rapports entre les divers éléments de la production agricole. Des commentaires de ce genre sont assez fréquents: «ça prend une partie de formation, pis bien souvent, les transferts de père en fils, pis de mère en fille, là, souvent si tu regarde la scolarité des producteurs agricoles. Déjà là ceux qui ont un cours collégial ils ont plus tendance à participer à ces choses là»²⁸.

Remarques

Si on se fie aux réponses des producteurs, l'avenir est rose pour ceux qui prendront leur relève. Or, le problème qui est généralement observé n'est pas nécessairement localisé sur une seule ferme, mais sur l'ensemble d'une région. En effet, c'est en raison de la forte concentration des fermes de production animale (35% de porcheries du Québec sont situées dans la région de Chaudière-Appalaches) qu'il finit par y avoir des problèmes. Ces problèmes se manifestent comme suit: à force d'étendre le purin sur des champs qui ont déjà des quantités suffisantes de nitrate et de phosphore, il y a ruissellement vers les cours d'eau et accumulation dans les sols. Lorsque les sols sont gorgés de ces substances organiques, ce sont les cours d'eau souterrains qui finissent par recueillir le surplus. C'est ainsi que les sources d'eau risquent d'être contaminées. Avec les plans agricoles de fertilisation, les producteurs sont obligés de mesurer la quantité de nitrate et de phosphore dans leur champ pour éviter ce genre de problème. Or, certaines régions n'ont pas assez de terres cultivables pour accueillir tout le purin produit par les porcheries. Il faut donc que les producteurs envoient leur purin de plus en plus loin, jusqu'à ce que les coûts de transport soient trop élevés pour arriver à s'en débarrasser. Cet enchaînement d'événements peut prendre

²⁸ Entrevue avec Monsieur et Madame C.

beaucoup de temps avant de se répercuter sur les producteurs puisqu'il y en aura toujours un certain nombre qui seront en mesure d'épandre leur purin sur leurs terres parce qu'ils en ont assez pour y arriver. Il n'est donc pas surprenant que les répondants n'envisagent pas leur activité comme étant néfaste puisque c'est l'accumulation et la concentration qui est la cause des problèmes environnementaux.

Dans un autre ordre d'idées, il est intéressant de mentionner que les fermes étaient traditionnellement léguées par voie d'héritage plutôt que d'être vendues. On observe cependant que la grosseur des fermes allant en augmentant, cela change. Comme le montre bien cette remarque: «c'est plus comme avant, quand le père donnait sa ferme à son fils et qu'il s'en allait vivre dans une maison à côté. Il pensait qu'il fallait qu'il donne tout, tout d'un coup. Les business sont trop grosses maintenant. C'est plus quarante mille que ça vaut, c'est six cent mille dollars»²⁹. La relève, même familiale est donc conçue d'une manière plus moderne, du moins le mode de transmission. Maintenant, les propriétaires considèrent le capital accumulé au cours de leur carrière comme leur fond de pension, qu'ils récupèrent à la vente de la ferme. S'ils ne peuvent vendre leur porcherie à quelqu'un, ils doivent sacrifier une part de leur qualité de vie après la retraite pour laisser leurs enfants récupérer la «business». Il y a un mélange de tradition et de modernité dans ce domaine. Les producteurs veulent que leur entreprise demeure familiale, mais ils voient bien que la valeur de celle-ci est bien trop grande pour la vendre d'un seul coup à leurs enfants qui ne pourraient la payer. D'un autre côté, ils n'envisagent pas non plus de la donner à leurs enfants puisque le capital amassé tout au long de leur carrière est en quelque sorte leur fonds de retraite; ils considèrent qu'ils ont besoin de cet argent pour couler des jours paisibles. Il y a donc un problème de transmission du patrimoine à terme.

²⁹ Entrevue avec Monsieur et Madame C. Page 3

6.4.3.2 Le rapport de l'homme avec les animaux

Les observations 7 et 8 abordent plus spécifiquement le rapport que le producteur entretient avec ses bêtes. Cette section fait particulièrement appel à des éléments subjectifs puisque seule l'observation participative peut témoigner. Encore une fois, l'entrevue réalisée avec le conseiller de la n'entre pas dans cette catégorie puisqu'il n'y a pas eu d'observation participative au cours de cette entrevue.

Avant de commencer l'analyse des données se rapportant à ce sujet, il me semble être pertinent de donner des détails sur les conditions de vie des animaux. Pour ce faire, le meilleur moyen me semble être de vous citer intégralement des extraits de mes propres notes, prises pendant la recherche. Ainsi, vous pourrez voir à travers mes yeux ce qu'une personne extérieure peut observer lorsqu'elle entre dans une porcherie.

Journal personnel du chercheur, extrait de l'observation du jeudi 13 janvier 1999.

Le premier contact téléphonique avec Mme B. avait été cordial, mais j'appréhendais tout de même un peu mon arrivée à sa ferme. Est-ce que cela sentirait aussi fort qu'à la ferme visitée lors de ma première entrevue? Est-ce que je saurais mieux diriger l'entrevue? Je rate l'entrée de la ferme parce que je n'avais même pas remarqué la porcherie, qui paraissait plus petite que la première. Déjà une bonne nouvelle, confirmée en débarquant de l'auto: l'odeur est pratiquement absente; en fait elle devait être gelée par les - 32°C.

À peine accueilli par le plus vieux de leurs enfants, qui attendent l'autobus scolaire, que l'on se dirige vers la porcherie, Madame B., son conjoint et moi-même. Je change de bottes, j'enfile une chienne et on se lance. L'atmosphère à l'intérieur est tempérée, il y a environ quatre-vingt truies alignées les unes à côté des autres dans des enclos individuel trop étroits pour qu'elles puissent même se retourner. En face, il y a quelques enclos plus grands (deux mètres cinquante au carré) où sont placés les mâles et les femelles enceintes par groupes de quatre ou cinq. C'est là-dedans que les accouplements ont lieu. C'est infernal, sachant qu'elles seront bientôt nourries, il est à peine possible de s'entendre crier, je comprends néanmoins que je dois suivre Madame B. qui se dirige au fond de la porcherie.

Je fais le tour des truies et de leurs petits. On donne quelques vaccins à des porcelets malades et on donne à manger aux truies, en ajoutant des suppléments pour certaines d'entre elles. Puis je vais rejoindre Monsieur B. qui fait la tournée des porcs à l'engraissement. Il s'assure qu'ils sont en santé, qu'ils ont assez à manger et qu'ils ne manquent pas d'eau. Viennent les accouplements. Là, on déménage les truies pour les faire monter par les porcs (les porcs sont en minorité dans la section reproduction: un pour vingt). Je suis surpris de voir qu'ici, on ne leur donne pas de coups pour les faire avancer,

on se contente de laisser les choses aller par elles-mêmes, en bloquant les passages interdits. D'ailleurs, Monsieur B. me lance: «Pas besoin de leur faire mal, il faut juste avoir le tour».

C'est ainsi que s'est terminée notre tournée de la porcherie, en tout cela n'a pris qu'une heure et quart, un peu plus pour Madame B. qui a fait un peu de nettoyage.

Journal personnel du chercheur, extrait de l'observation du vendredi 21 janvier 1999.

À mon arrivée, je constate que la porcherie est pratiquement entourée d'arbres, ce qui offre aux voisins une protection contre les mauvaises odeurs balayées par les vents. Madame C. m'a dit que son fils m'accompagnerait pendant la matinée, ce qui lui ferait sentir qu'il peut s'impliquer un peu plus dans la ferme. Nous nous efforçons de ne pas tomber sur la glace qui s'est formée dans la nuit entre la porcherie et la maison. De la route on ne peut s'en rendre compte, mais les bâtiments sont vraiment très grands: environ 200 mètres de longueur sur dix mètres de largeur dans l'engraissement vingt mètres dans les pouponnières, le tout en Y. Monsieur C. commence par nous demander de l'aide pour réparer l'autobus qu'il utilise pour livrer les porcelets aux éleveurs. Par la suite, nous «ajustons» la distributrice automatique de nourriture qui était bloquée, en donnant des coups de masse en caoutchouc sur le réservoir de grains.

Le vrai travail commence à ce moment. Nous faisons une tournée des truies ayant mis bas dernièrement et de leurs porcelets. Leurs porcs sont exclusivement de races pures, ce qui fait qu'ils doivent avoir une lignée génétiquement plus intéressante. Quelques injections d'antibiotiques aux porcelets malades et des «cadeaux» aux portées plus prometteuses: de la moulée mélangée avec de l'eau, un repas spécial plus apprécié que le lait maternel, semble-t-il. «Pas de mort!», me dit fièrement Madame C., après avoir visité chacune des sections de douze pouponnières. On prépare la prochaine section qui accueillera des truies enceintes et on vide celles où étaient les porcelets qui viennent d'être sevrés. Les autres, on se contente de les nettoyer sommairement (c'est-à-dire qu'on envoie la merde dans le petit trou du plancher flottant qui conduit au système de nettoyage).

Après cela nous nous rendons observer les truies à l'engraissement (les porcs sont envoyés ailleurs aussitôt qu'ils sont sevrés). On note les réparations à faire sur les bâtiments et leur fils m'explique qu'ils vont refaire le système de canalisation d'un des bâtiments.

Finalement, nous allons faire quelques accouplements. Bien souvent, les truies qui sont fertiles se lèvent plus tôt que les autres afin d'être remarquées. Cette fois ci nous avons quatre candidates et trois d'entre elles semblaient vraiment prêtes. L'autre devait simplement être curieuse de voir du nouveau monde. C'est définitivement lorsque les producteurs doivent déplacer les cochons qu'on voit comment ils les considèrent. Ici, lorsqu'elles sont peu coopératives, c'est à grands coups de tuyau qu'on les fait avancer vers les enclos des mâles. Une fois en dedans, on va jusqu'à aider les mâles à les monter, malgré les protestations que les truies font vainement entendre, je vous dis qu'on ne peut que difficilement les rater.

Voilà, les 300 truies reproductrices et les 1300 truies à l'engraissement ont été «soignées». À trois (quatre en me comptant), cela nous a pris trois bonnes heures et demie.

Journal personnel du chercheur, extrait de l'observation du jeudi 28 janvier 1999

Le gars ne m'attendait plus. Je l'ai trouvé un peu par hasard après avoir fait le tour en auto des quatre bâtisses et de la maison. Finalement, je l'ai trouvé près de la meunerie. Nous avons commencé par préparer de la moulée pour les animaux. Nous avons transporté tout près d'une quinzaine de sacs d'additifs et de grains pour faire le mélange. Je n'ai pas noté tous les ingrédients, mais je sais qu'il y a plusieurs trucs que je ne mangerais pas. Par

la suite nous avons démarré la distribution de moulée aux truies, il a fallu, pour y arriver, remonter au moteur pour le débloquer. C'est surprenant de voir à quel point les outils techniques peuvent être utilisés et réparés de façon rustique. Mon hôte passait sa main dans le moteur et dans l'engrenage pour les débloquer. Il donnait parfois de gros coups de masse sur les poulies afin de les faire repartir.

Nous avons aussi dû réparer le camion de livraison qui s'est brisé la veille. Nous sommes donc allé chercher des pièces à la quincaillerie la plus proche, ce qui fait tout de même plusieurs kilomètres. Au retour, on a pu arranger le camion et j'ai fait connaissance avec son frère. Bonhomme sympathique, plus que mon interlocuteur, mais qui ne semble pas comprendre ce que je fais là puisque je n'ai pas l'intention de devenir agriculteur.

On s'en retourne à la porcherie comme tel, mais dans les pouponnières, cette fois. Cela couvre deux bâtisses au complet, reliées par un tunnel. C'est tellement grand que j'en ai de la misère à m'orienter. On fait une tournée des portées afin de distribuer un peu de moulée aux porcelets qui seront bientôt sevrés. Il doit y avoir un peu plus de trois mille porcelets à la fois dans cette pouponnière. Une fois sevrés, ils sont envoyés à l'engraissement dans un autre site que je n'ai pas visité. En cours de visite, j'ai dû rencontrer trois ou quatre autres personnes, des employés de la porcherie.

C'est la plus grosse porcherie que j'ai visitée et je suis content de voir que même de cette grosseur là, ils se considèrent comme une petite porcherie. Il y a donc des emplacements encore plus gros. Généralement, les «gros», ce sont les intégrateurs qui n'ont pas nécessairement les plus gros emplacements, mais un grand nombre de sites.

Journal personnel du chercheur, extrait de l'observation du jeudi 4 février

1999.

Cette fois ci, j'ai pris rendez-vous en après-midi puisque Monsieur F. débute son train très tôt le matin, aux environs de sept heures. J'arrive le premier sur les lieux que je n'avais pas pu repérer grâce à l'odeur puisque presque tous les résidants du rang sont producteurs de porcs, producteurs de volaille ou encore producteurs laitiers. Monsieur F. arrive quelques minutes plus tard à la ferme puisqu'il ne demeure pas sur les lieux, il vient de se construire une nouvelle maison plus loin. Il doit repartir rapidement puisqu'il n'a pas encore dîné, mais il me rassure, son fils devrait arriver d'ici peu, il pourra me montrer quelques petites choses avant son retour.

À mon grand étonnement, lorsque son fils arrive, je ne me doute même pas qu'il travaille sur la ferme tellement il est jeune, dix-neuf ans, tout au plus et un corps assez chétif pour manipuler des cochons de quatre cent livres. Il m'accueille tant bien que mal, en me parlant de sa passion: les véhicules tout terrain! Manifestement, la production porcine n'est qu'un gagne-pain pour lui, même s'il est déjà associé à son père dans une autre porcherie du village voisin. Pendant ce temps, il s'assure que la nourriture est bien distribuée aux porcs par l'appareil automatique.

Au retour de Monsieur F., nous partons presque immédiatement pour aller soigner les truies de l'autre porcherie justement. Environ quinze minutes plus tard, nous arrivons à la porcherie où nous ne faisons que réparer un commutateur défectueux et jeter un rapide coup d'oeil aux porcelets. Une truie a eu une trop grosse portée, ce qui fait qu'il sacrifie deux porcelets pour le « bien » de tous les autres. L'employée chargée de gérer l'établissement fait un rapide bilan à Monsieur F. que ce dernier n'écoute que d'une oreille. Le tout se passe en un éclair. nous ne restons que trente minutes à la porcherie qui compte pourtant près de trois cent truies.

De retour à la première ferme, nous rencontrons un ami de la famille qui a utilisé le garage pour changer l'huile de son camion, pendant que leur camion lourd faisait le plein de diesel pour aller chercher du lactose à Québec en fin de soirée. J'apprends que des rumeurs circulent à l'effet que certains gros producteurs auraient acheté des porcs ontariens pour les

envoyer à l'abattoir et réclamer l'assurance stabilisation. Nous allons ensuite huiler le second camion de transport qui est situé dans un autre garage. Une fois le travail terminé, Monsieur F. me fait voir sa porcherie.

Pendant qu'il abreuve les truies, il répond à mes questions que je note tant bien que mal puisque je n'ai pas pris ma tablette rigide. Il m'explique qu'il devra faire des rénovations importantes à un des bâtiments qui a tendance à s'affaisser et me raconte brièvement l'histoire de sa ferme. Effectivement, il y a carrément une craque sur toute la longueur qui permet de voir l'isolant et qui nous fait réaliser qu'il y a un côté du bâtiment qui n'a plus de poutres de soutien. Il semblerait que cela ne présente pas de risque pour les animaux à court terme. Sa conjointe, qui est vétérinaire pour le service d'inspection des aliments, vient finalement le rejoindre. Elle nous raconte sa journée dans un poulailler, pendant que Monsieur F. lui raconte combien sa journée a été tranquille.

Analyse

En résumé, on peut conclure que le traitement accordé aux animaux de ferme est assez uniforme dans les porcheries qui ont été visitées. Dans les maternités, les truies sont toutes gardées dans des espaces très restreints d'environ 70 centimètres de large par un mètre 60 de long. Elles ne peuvent aller et venir à leur guise puisque leurs enclos individuels ne leur permettent même pas de se retourner. L'accouplement n'est pas toujours facile, c'est probablement la raison pour laquelle bon nombre de truies sont inséminées artificiellement. Quatre producteurs ont recours à cette méthode, certains vont même jusqu'à inséminer près de 75% de leurs truies. Les semis coûtent très cher, c'est pourquoi il ne faut pas rater son coup. De plus, certains producteurs ingénieux cherchent à exciter les femelles en les mettant en contact avec des mâles, allant même jusqu'à concevoir des machines capables de déplacer les mâles à volonté pour les poster devant l'enclos des femelles à inséminer. Une fois que les truies ont mis bas, elles sont déplacées avec leurs petits dans des lieux où il est possible de contrôler la température ambiante afin d'assurer la meilleure croissance possible aux porcelets. La truie y est encore moins libre de bouger car il faut veiller à ce qu'elle n'écrase pas ses petits en se couchant dessus. Les mâles sont castrés le plus tôt possible afin d'éviter que leur viande ne prenne un goût désagréable. Les porcelets sont sevrés de leur mère à l'âge de deux à trois semaines, dépendant de la méthode préconisée

par les producteurs. Parmi les six propriétaires de maternité rencontrés, cinq préconisent la méthode du sevrage hâtif médicamenté qui consiste à sevrer les porcelets à quatorze jours et à leur administrer de la moulée contenant des antibiotiques par la suite. Un propriétaire préfère sevrer les petits à trois semaines en n'administrant des antibiotiques que lorsqu'une maladie l'impose. Dans tous les cas, les piqûres d'antibiotiques sont données sans attendre l'avis d'un vétérinaire.

Une fois arrivés à l'engraissement, les porcs sont entassés dans des enclos, le plus souvent sur un plancher de béton (six cas) ou s'accumule le purin, qui leur laissent très peu d'espace à chacun (environ un mètre carré chacun, soit une vingtaine de porcs dans un enclos d'environ 4 mètres par 4 mètres). On leur donne leur moulée sur le sol, mais l'eau est distribuée par une machine que les porcs apprennent à actionner avec leur langue. Le seul endroit où les porcs ont plus d'espace est la porcherie sur litière. Cette différence s'explique simplement parce que les règles d'hygiène obligent le producteur à laisser plus d'espace aux animaux sur litière pour que l'oxygénation se fasse bien. Encore là on parle d'un espace à peine 40% plus grand. Cet espace restreint peut être expliqué par la perte d'énergie que les porcs connaîtraient s'ils pouvaient courir à leur guise. L'énergie dépensée n'est pas convertie en gain de poids, c'est pourquoi on limite le plus possible leurs mouvements. Idéalement, le porc atteint un poids suffisant pour être envoyé à l'abattoir, c'est-à-dire cent kilos ou deux cent vingt livres, dans les six mois qui suivent son sevrage. Les producteurs les chargent donc dans leur camion pour les envoyer à l'abattoir et c'est à-peu-près le seul moment où le porc quitte son enclos.

Remarques

On peut en déduire que la plupart des désagréments que peuvent endurer les porcs sont perçus négativement par les producteurs car ils réduisent la productivité de leur ferme, c'est-à-dire le gain de poids dans un laps de temps

aussi court que possible. Ainsi, les producteurs cherchent à éviter que les porcs ne souffrent de maladies ou qu'ils aient des accidents et ils contrôlent l'environnement (nourriture et température). Cependant, certains producteurs sont plus délicats dans leurs interventions. «Pas besoin de leur faire mal!» D'autres, cependant n'ont guère d'attentions pour les bêtes qui sont sommées d'obéir coûte que coûte. Les animaux sont considérés comme des machines qu'il faut soigner un peu, mais qui n'ont qu'un but ultime: engraisser le plus vite possible. Leur traitement n'a que peu d'importance et on limite les stimulations «intellectuelles»³⁰ et physiques au strict minimum...

Il est donc bien révolu le temps où chaque animal de la ferme avait un nom, comme s'il était un membre de la famille. D'ailleurs pourquoi les producteurs s'attacheraient à un animal qui ne reste dans leur entourage que de quatre à six mois? Il y a une séparation évidente entre l'homme et la bête dans les fermes modernes. Les producteurs ne voient aucun lien privilégié entre eux et les animaux de ferme qui pourrait les inciter à inclure l'animal dans leur collectivité. L'animal n'est là qu'en tant que moyen de gagner sa vie

Cela vient appuyer la thèse de Hans Jonas qui considère que, depuis Descartes, l'humanité agit sur la nature comme si elle était mesurable, quantifiable et ... malléable. L'homme estime avoir le droit de disposer des animaux comme bon lui semble et les traite comme des machines. Mais la manipulation des animaux ne se limite pas au contrôle des conditions d'élevage, elle va jusqu'à la manipulation de la nature de l'espèce par la génétique. En effet, les producteurs ont graduellement «amélioré» les porcs afin de les rendre plus productifs et d'obtenir une viande de meilleure qualité (moins grasse, contenant moins d'eau)³¹.

³⁰ Des recherches sont présentement menées pour voir à quel point l'ajout de «jouets» dans l'enclos des porcs peut améliorer le rendement de la production. Les premiers résultats semblent indiquer que les porcs ne s'en portent que mieux.

³¹ Depuis 1970, des compagnies ont commencé à se spécialiser dans le domaine de la génétique. Leur objectif est d'améliorer les lignées afin de leur faire répondre aux attentes des producteurs et de gagner ainsi le marché de l'accouplement ou plutôt de la semence. C'est en faisant une sélection rigoureuse des porcs donneurs et des truies que le nombre de porcelets dans les portées moyennes a augmenté significativement,

Les progrès les plus spectaculaires ont trait principalement au rendement des porcs à l'engraissement qui grossissent de plus en plus vite et au rendement des portées qui sont de plus en plus grosses. Certaines recherches sont actuellement menées afin de voir s'il est possible d'augmenter le nombre de porcelets viables à la naissance. Certaines races de porcs sont particulièrement prolifiques sur ce point, particulièrement en Asie où les portées de Meishan comptent en moyenne 15 porcelets vivants contre 10 et 12 pour les Landrace et les Large White³². En croisant les races, le nombre de porcelets vivants des races hybrides (1/2 Landrace, 1/2 Meishan et 1/2 Large White, 1/2 Meishan) est passée de 10 à 11,5 et 12 à 13,5 respectivement. En fait, on peut dire que les porcs qui vivent dans nos porcheries, aujourd'hui, se sont parfaitement adaptés à leur milieu et à leur prédateur, non pas pour y survivre, mais plutôt pour satisfaire aux besoins de ce prédateur qu'est l'être humain. L'homme transforme le porc depuis longtemps, bien avant que l'on ne songe à produire des organes compatibles avec l'être humain.

6.4.3.3 L'importance des outils techniques dans la ferme

Quelques questions ont permis d'aborder ce sujet avec les producteurs. Il s'agit des questions 1 a), 3 et 9. Puisque la question 9 relève de l'observation participative, elle n'a pas été posée directement aux producteurs dans toutes les entrevues.

passant de 6 ou 7 en 1970 à 9 ou 10 aujourd'hui. Pour répondre à cette demande, les femelles doivent avoir un plus grand nombre de mamelles, ce qui fait que c'est devenu un critère de sélection des femelles. Les juges des concours se basent même sur cela pour accorder un certain nombre de points aux animaux qui leur sont présentés. D'un autre côté on cherche à améliorer la qualité de la viande, pas seulement la productivité des troupeaux. En effet, on reprochait auparavant à la viande de porc d'être grasse. Les sélections génétiques ont donc été faites afin de corriger cette lacune, aujourd'hui, la viande de porc n'est pas plus grasse que celle du boeuf.

³² Susan Joyal & Sam Hoste, Développement, rendement et intégration de truies hyperprolififiques dans un système de production à grand échelle aux États-Unis, in *16e colloque sur la production porcine, S'actualiser pour mieux réussir*, Conseil des productions animales, Québec, 1995, pp 15-23.

Analyse

Lors de la visite des porcheries, il a été possible de constater les faits suivants. Toutes les porcheries disposent de mécanismes de distribution qui contrôlent la quantité d'eau que les animaux peuvent boire. De cette manière, la quantité d'urine que chaque animal rejette est considérablement réduite et par conséquent la quantité de purin recueillie dans la fosse. Sept des huit porcheries visitées distribuaient la moulée aux porcs à l'aide d'un distributeur automatique de moulées. La huitième porcherie disposait aussi de ce genre d'équipement, sauf qu'il était hors d'état de fonctionner au moment de la visite. Le producteur fait d'ailleurs remarquer que cela augmente beaucoup sa charge de travail de devoir distribuer de la nourriture à mille porcs à la main. Dans les maternités, la température est contrôlée à l'aide de brûleurs au propane et de thermomètres perfectionnés. Trois des six maternités disposent d'un ordinateur central qui contrôle la température de toutes les sections de la maternité, selon les critères fixés par le producteur. Plus les porcelets sont jeunes, plus il doit faire chaud pour leur assurer un maximum de "confort".

L'examen des réponses des producteurs permet de dire que six d'entre eux considèrent qu'il y a eu de grands changements dans les méthodes de production depuis quelques décennies, surtout en raison de la mécanisation. Selon huit producteurs, les principaux changements qui s'en viennent sont moins techniques qu'économiques en raison des capitaux requis pour entretenir une ferme. «Pour arriver, pour avoir une porcherie comme t'a vue, celui-là qui va en vouloir une, qui va vouloir s'en partir une, ça va lui prendre épouvantablement grand de terrain. Ça veut dire que en plus de s'endetter pour pouvoir faire sa porcherie, il va falloir qu'il s'endette pour acheter le terrain. Après, il faut bien faire quelque chose avec ce terrain là»³³. Ils estiment que les outils techniques ont du bon, mais que le coût de ceux-ci fait en sorte qu'il est devenu pratiquement impossible de se lancer en

affaires par soi-même. «Ce sont les gros qui sont en train de tout ramasser. Si ça reste comme c'est là, l'entreprise porcine va aller aux mains des grosses compagnies, comme aux États-Unis. Je pense qu'il y en a huit. C'est sûr que de plus en plus, on le voit, ceux là qui partent en production porcine sont presque tous à forfait ou intégrateurs. Brochu ou un autre grosse compagnie. Dans les engraissements, c'est au moins 80%»³⁴. La tendance est donc à l'intégration. C'est-à-dire que le producteur fait partie d'une entreprise qui intègre toutes les étapes de la production et paie les producteurs au nombre de porcs engraisés avec succès. C'est ce qui s'appelle travailler à forfait.

Aujourd'hui, la tendance est que au lieu que le producteur reste propriétaire de ses cochons, de ses bâtisses, pis tout ça, ben, ils vont dire : «on va faire un contrat avec toi, pis on va te payer tant du cochon.» Si le prix du cochon est élevé, tu ne ramasse pas la totalité des profits, c'est l'intégrateur, ou la meunerie ou la coopérative qui ramasse les profits. Ça fait qu'au niveau des producteurs, quand les profits sont bons, il pourrait en ramasser plus pis ça le rend capable de modifier ses équipements, tandis que s'il est intégrateur... S'il est intégré, il est à salaire. Ben, au lieu d'être à la *shop*, il est chez eux, à la *shop*³⁵.

Les producteurs mentionnent seulement quelques modifications qui pourraient être apportées à la technique dans le futur: 1- les changements souvent apportés aux règlements (mentionnés par huit producteurs) et 2- la possibilité d'acheter des parts de l'usine Fertior (mentionnée par quatre producteurs). L'usine Fertior est une coopérative de gestion du purin. L'usine récupère le purin des producteurs qui en font partie afin d'utiliser un procédé de séparation du solide et du liquide. Une fois séparée, la partie solide peut facilement être transportée sur de longues distances. L'usine négociera donc des contrats pour fertiliser des champs avec le fertilisant « biologique » obtenu par sédimentation. Les producteurs n'ont donc plus à se soucier de signer des ententes d'épandage avec des propriétaires terriens. D'autre part, puisque le purin peut être transporté sur de longues distances, cela devrait permettre de réduire le surplus de lisier de la région de la Beauce en envoyant le purin à l'extérieur de la zone en surplus.

³³ Entrevue avec Monsieur et Madame D.

³⁴ Entrevue avec Monsieur G.

³⁵ Entrevue avec Monsieur et Madame C.

D'autre part, presque tous les producteurs qui ont une maternité emploient la technique du sevrage hâtif médicamenté dont il a déjà été question plus tôt. Cette méthode de production, préconisée par cinq producteurs, implique l'ajout d'antibiotiques dans la moulée afin de prévenir les maladies et d'accélérer la croissance des porcs. Un seul producteur préfère une autre méthode «pas juste pour l'argent, mais aussi parce que des scientifiques ont établi des rapprochements entre des résistances microbiennes chez les humains et les antibiotiques utilisés chez les animaux qu'on mange. Nous autres on n'utilise pratiquement pas d'antibiotiques après vingt-cinq kilos, ce qui fait qu'il n'y en a pas dans la viande lorsqu'on l'envoie à l'abattoir, vers cent kilos»³⁶.

Finalement, plusieurs producteurs mentionnent des améliorations qui ont été apportées ça et là à leur travail. Par exemple, trois producteurs ont rapporté avoir gagné beaucoup de productivité en dosant mieux leur nourriture. D'autres encore disent avoir réduit la quantité d'azote contenue dans le purin de porcs de la même façon, et aussi grâce aux ajouts alimentaires qui permettent aux porcs de mieux l'absorber. La dernière mention concerne les améliorations génétiques apportées aux porcs, soit par sélection, soit par manipulations génétiques. Ces manipulations visent particulièrement certaines caractéristiques du porc. Mentionnons la croissance, le nombre de porcelets par portées, la quantité de gras contenu dans la viande, la quantité d'eau contenue dans la viande et d'autres caractéristiques: «Le porc, c'est la viande de l'avenir. Un porc, à six mois, t'as au-dessus de deux cent livres de viande (...) on a traité la génétique, on l'a vraiment travaillée pis on a baissé le gras, même que maintenant c'est un peu maigre, il faut faire attention»³⁷. Toutes ces améliorations permettent d'augmenter la productivité de la porcherie et d'améliorer le seuil de rentabilité de la production porcine.

Remarques

³⁶ Entrevue avec Monsieur et Madame I.
³⁷ Entrevue avec Monsieur et Madame C.

C'est lorsque l'on examine l'aspect technologique de la production porcine que l'on peut confirmer certaines théories de la modernité. Ces théories de la modernité (particulièrement celles de Jürgen Habermas et de Hans Jonas) visent surtout à montrer l'interdépendance croissante de la technique et des connaissances scientifiques. Fatalement, le développement technologique finit par être au service des gains d'efficacité et de l'économie.

Les *idéologies* au sens étroit du terme remplacent les légitimations traditionnelles de la domination en même temps qu'elles se présentent en se réclamant de la science moderne (...) La science moderne se trouve assumer ici une fonction tout à fait particulière. À la différence des sciences philosophiques de type traditionnel plus ancien, les sciences expérimentales modernes se déploient depuis l'époque de Galilée dans un système de références méthodologiques qui reflète la perspective transcendantale d'une possibilité de disposer techniquement des choses. C'est pourquoi les sciences modernes engendrent un savoir qui, dans sa *forme* même, est un savoir techniquement utilisable³⁸.

Il ajoute plus loin que «le développement technique est entré dans une relation de *feed-back* avec le progrès des sciences modernes. Avec l'apparition de la recherche industrielle à grand échelle, science, technique et mise en valeur industrielle se sont trouvées intégrées en un seul et même système (...) C'est ainsi que science et technique deviennent la force productrice principale»³⁹. Dans une société moderne, la technologie est devenue nécessaire pour faire progresser la science et l'inverse est aussi vrai puisque toute l'efficacité industrielle repose sur les outils techniques. Le progrès scientifique consiste donc à améliorer les outils techniques qui, à leur tour permettront de repousser les limites de la science.

Comme la plupart des producteurs songent à agrandir ou modifier leurs installations, cela vient étayer ces théories de la modernité. Par ailleurs, le fait que les normes environnementales changent très souvent vient aussi appuyer ces théories. En effet les normes changent au même rythme que les techniques de détection des polluants organiques évoluent ou encore au rythme des découvertes sur la biologie et l'écologie. Par exemple, les normes sur l'épandage d'engrais sur les champs étaient auparavant fixées d'après le taux d'azote dans le sol. Or, depuis

³⁸ Jürgen Habermas, *La technique et la science comme idéologie*, Préface et traduction de Jean-René Ladmiral, Paris, Gallimard, 1973, pages 34 - 35.

environ dix ans, les scientifiques ont réalisé que les taux de phosphore pouvaient être bien plus inquiétants car ils étaient en général trop élevés et risquaient de contaminer les rivières. Le Ministère de l'environnement et de la faune (MEF) a donc réagi en modifiant les normes d'épandage afin que le taux de phosphore soit dorénavant le critère de mesure des quantités de purin que chaque champ peut accueillir.

Il est aussi pertinent de référer à Hans Jonas lorsqu'on examine cet aspect de la production porcine puisqu'il considère les sociétés modernes comme des sociétés qui ont adopté l'utopie positiviste. Le positivisme est la quasi vénération de la science et l'espoir d'améliorer la condition humaine qui découle de ses avancées.

La dynamique mondiale du progrès technologique contient en elle un utopisme implicite par sa tendance, si ce n'est par son programme (...) il semble également disposer maintenant avec la technique des instruments permettant de traduire ce rêve dans une entreprise, l'utopisme, qui jadis fut vain, est devenu la plus dangereuse des tentations - précisément parce que c'est la tentation la plus idéaliste - de l'humanité actuelle⁴⁰.

Ce qui est frappant chez les producteurs, c'est qu'ils estiment presque tous que leur mode de production s'est grandement amélioré et qu'il s'améliorera encore, ceci dans le noble but de nourrir l'humanité. C'est donc leur rôle social qui demeure présent, mais plus seulement à l'échelle locale comme c'est le cas dans les agricultures traditionnelles. Leur rôle s'étend maintenant à la communauté planétaire: «la planète elle a du monde à faire vivre. Elle a des gens à faire vivre. Si on lui emmène du porc, du veau, de tous les aliments, la planète va le manger, elle en a besoin. Les gens qui vivent sur la planète en ont besoin»⁴¹.

Est-ce que les porcheries visitées utilisent des outils traditionnels? Plus aucun! La technologie est partout, contrôle la plupart des opérations et permet de faire engraisser des porcs, qui n'ont plus grand chose de commun avec leurs

³⁹ Ibid., pages 43 - 44.

⁴⁰ Hans Jonas, *Le principe responsabilité*, traduit par Jean Greisch, Paris, les Éditions du CERF, 1995, pages 14 - 15.

⁴¹ Entrevue avec Monsieur H.

ancêtres, de plus en plus vite. La distinction entre les porcheries traditionnelles et modernes s'est effacée puisque les équipements évoluent tellement rapidement qu'un producteur qui ne suivrait pas la tendance pendant vingt ans serait déjà considéré comme exploitant un établissement archaïque. Ce qui est remarquable, c'est l'importance de la science et l'utilisation de celle-ci. On se rend compte qu'il y a un décalage entre la connaissance des outils de l'utilisateur et la connaissance du concepteur de ces machines. C'est particulièrement évident lorsqu'on voit un homme «réparer» un moteur de machine distributrice à mains nues, ou la «débloquer» en donnant des coups de masse dessus. L'exemple suivant est aussi intéressant de ce point de vue :

je pense qu'on a besoin de plus d'oxygène sur litière que sur ciment pour pouvoir résister parce que la fermentation au niveau de la litière forme de l'ammoniac. En tout cas il y a sûrement, moi j'ai pas fait la recherche, mais je prends ce qu'on m'a dit. Ça a été calculé par des types d'ingénieurs. Ils ont dû pas faire ça à l'aveuglette, j'imagine. Sinon on serait pénalisés parce qu'on a une bâtisse qui coûte aussi cher que sur le ciment, mais on met moins de porcs⁴².

6.4.3.4 Le rapport du producteur à la terre

Les questions 2 a), 2 c) et 11 permettent de mieux voir comment le producteur considère la terre qu'il exploite. Certains producteurs ne cultivent pas leurs terres, mais il n'est pas inintéressant d'aborder le sujet avec eux puisqu'il y a une symbolique importante autour de la terre, en particulier autour de la fertilité des sols.

Analyse

D'après les réponses des producteurs aux questions qui leur sont adressées, il est possible de dégager deux attitudes différentes face à la terre. La première attitude en est une de respect, presque de vénération. Dans ce cas, le producteur ne considère pas que l'homme soit au-dessus de la terre, mais qu'il en soit une

⁴² Entrevue avec Monsieur H.

partie car il en a besoin pour survivre. On peut reconnaître cette attitude à travers de commentaires tels que « la terre a des besoins, elle aussi » ou encore « la terre sur laquelle on vit », les allusions faites à la fertilité des sols sont aussi des indices de la présence de cette attitude. Quatre producteurs semblent témoigner ce genre d'attachement à la terre. «La terre est capable d'absorber l'activité humaine, en autant que l'activité est raisonnable. Mais moi, je pense pas que l'agriculture est une activité qui est raisonnable quand elle est tournée vers l'exportation. Mais l'agriculture, quand elle est faite pour répondre à nos besoins, elle est raisonnable»⁴³. La seconde attitude est plutôt instrumentale, c'est à dire que la terre est considérée comme un moyen pour augmenter leur production. On peut la reconnaître lorsque les producteurs parlent de superficies d'épandage, de calcul du taux de phosphore et d'azote. «Les normes de phosphore que le ministère de l'environnement nous a sorties, a établies là, ça nous affecte au niveau de l'épandage de fumier, là»⁴⁴. Il est cependant difficile de vérifier si cette attitude est l'effet des normes et des règlements qui comptabilisent ainsi les terres ou bien si elle est profondément ancrée dans les moeurs. «Si tu veux grossir, t'as besoin d'acheter des terres (...) C'est sûr qu'on moment donné ça coûte cher, c'est ça qui t'arrête, c'est sûr que tu peux pas acheter tout le rang»⁴⁵. Il est néanmoins possible de dire que parmi les cinq producteurs qui semblent afficher cette attitude vis-à-vis leur terre, trois gèrent plus d'un établissement et les deux autres ont des projets d'agrandissement de leurs installations. Tandis que ceux qui affichent une attitude plus empreinte de respect n'ont pour la plupart qu'un seul établissement à gérer (3 sur quatre) et un seul a des projets d'agrandissement en vue. Ces résultats ne sont pas nécessairement significatifs, mais ils tendent à montrer que plus la grosseur de la porcherie augmente, plus il y a un détachement de la terre.

Par ailleurs, certains producteurs font remarquer que la terre n'est pas la seule dont il faille tenir compte. Les plantes aussi ont leurs besoins et leurs cycles

⁴³ Entrevue avec Monsieur A.

⁴⁴ Entrevue avec Monsieur H.

⁴⁵ Entrevue avec Monsieur G.

qu'il faut respecter. Trois producteurs font valoir le gros bon sens en ce qui concerne les normes d'épandage. Le premier constate qu'il peut y avoir beaucoup de pluie à l'automne, ce qui fait monter le niveau des citernes. Il faut parfois étendre le purin l'automne pour en abaisser le niveau. D'autre par, il y a deux autres producteurs qui disent que chaque plante a des besoins spécifiques. Par exemple, la pomme de terre a besoin de beaucoup de phosphore, qui est devenu l'élément le plus sévèrement contrôlé par les récentes normes. Les cultivateurs de pommes de terre risquent de ne pas pouvoir fertiliser leurs champs adéquatement en raison des nouvelles normes qui ont pour objet de maintenir les niveaux de phosphore plus bas. En plus des plantes il y a aussi les humains et les animaux qui sont à considérer. Deux producteurs considèrent qu'il s'agit de ne pas ajouter un surplus de phosphore ou d'azote dans le sol afin d'éviter de contaminer les puits qui servent à la consommation humaine ou à la production animale. «Si t'as pas d'eau, oublie ça l'élevage. Les animaux avorteraient tous. Les truies, mets-leur pas de la merde dans leur eau. Tu vas voir que ça ira pas loin ton élevage, elles avorteraient toutes»⁴⁶.

Remarques

En guise de discussion, il est intéressant de remarquer que c'est dans leur rapport à la terre que les producteurs sont les plus traditionnels. En effet, il y a une conjugaison de savoir technique et scientifique (qui découle probablement de l'obligation d'établir un plan agricole de fertilisation) et de savoir traditionnel et cumulatif. Par exemple, lorsqu'un producteur dit : «il y a le Club de fertilisation dans le coin, pis l'Union des producteurs agricoles (UPA) qui nous donne un projet sur quatre ans de promouvoir l'agro-environnement, c'est un peu à cause des contraintes que t'as avec la réglementation que tu vas forcer les producteurs à aller à ces choses là. Il faut que tu présentes les projets ou les améliorations qui pourraient justement améliorer l'environnement»⁴⁷. Il y a donc une part de

⁴⁶ Entrevue avec Monsieur E.

⁴⁷ Entrevue avec Monsieur et Madame C.

compréhension des cycles naturels et de mesure scientifique des niveaux de fertilité des sols qui se complètent assez bien. On peut s'en rendre compte lorsque les producteurs expliquent la raison d'être des normes environnementales:

les producteurs de pommes de terre seraient moins efficaces parce que eux aussi devront respecter la norme phosphore. Eux autres, ça leur en prend beaucoup pour que la patate pousse. Parce que du maïs, tu peux en mettre plus que, je dirais, de l'orge. Le maïs, la plante, ça lui en prend beaucoup pour être capable de grossir. Comme le soya, ne va pas mettre du fumier de porc pour le soya, ça ne vaut pas grand chose. Parce que ça lui prend surtout de l'azote. Chaque plante prend quelque chose de différent⁴⁸.

6.5 Conclusions

En guise de conclusion, la première chose qu'il faut noter, c'est que les modes de production traditionnels se sont pratiquement perdus en raison de la mécanisation des opérations dans les porcheries. Cela a pour effet de rendre les producteurs très dépendants de leur équipement car ils ne pourraient pas être compétitifs en termes de productivité sans cet équipement. Malheureusement, l'engrenage les entraîne toujours plus loin, puisqu'il faut toujours se maintenir à jour techniquement, car autrement, ils produiraient du porc à perte, puisque l'assurance stabilisation est basée sur un coût moyen de production et non sur le coût réel de production que chaque producteur doit déboursier.

La deuxième remarque porte sur l'aspect de l'héritage et du rapport à la terre. Aucun producteur ne prévoit léguer intégralement sa terre à ses enfants, ils espèrent plutôt la leur vendre afin de récupérer une partie du capital énorme qu'ils y ont investi tout au long de leur carrière. Bien que la plupart considèrent l'acquisition d'une ferme comme étant pratiquement hors de prix, ils ne voient pas d'autres mode de transmission possible de leurs biens. La terre dans tout cela a une certaine importance, mais il y a une certaine contradiction dans les faits puisque les producteurs veulent léguer une terre fertile à leurs enfants, mais les obliger à la payer le prix fort, comme s'ils la vendaient à n'importe qui d'autre.

⁴⁸ Entrevue avec Monsieur F.

L'attachement à la terre n'est donc plus le même qu'auparavant, alors que le seul bien tangible d'un agriculteur était sa terre. Aujourd'hui, ce sont les équipements techniques qui sont la chose la plus importante que possède un producteur, de leurs bâtisses à leur équipement d'épandage, en passant par leur équipement de contrôle de la température et des moules. Il est difficile dans ces conditions de faire respecter des normes puisque la relation presque mystique qui unissait l'homme à la terre est rompue, il n'en reste que quelques notions traditionnelles de fertilité, loin derrière la productivité. Aujourd'hui la fertilité se décrit surtout par des taux de phosphore dans le sol qui ne doivent pas dépasser un niveau déterminé par des scientifiques.